



HAL
open science

La cohérence est-elle un cas particulier de l'incohérence : quelques pistes de réflexions oulipiennes, textuelles et indexicales

Julien Longhi

► To cite this version:

Julien Longhi. La cohérence est-elle un cas particulier de l'incohérence : quelques pistes de réflexions oulipiennes, textuelles et indexicales. Cahiers du LRL, 2010, 4, pp.109-126. hal-01052547

HAL Id: hal-01052547

<https://hal.science/hal-01052547>

Submitted on 28 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA COHERENCE EST ELLE UN CAS PARTICULIER DE L'INCOHERENCE : QUELQUES PISTES DE REFLEXIONS OULIPIENNES, TEXTUELLES ET INDEXICALES

Julien Longhi

Université de Cergy-Pontoise, EA 1392 CRTF-LaSCoD F-95 000 Cergy-Pontoise

Introduction

Le titre de cet article, qui peut paraître polémique, est en fait un double clin d'œil, dont la justification éclaire ce qui sera ensuite développé :

- Il vise à mettre en rapport la cohérence et l'incohérence, et rapporter plus généralement la stabilité linguistique aux processus de stabilisation ;
- Il renvoie également aux théories culioliennes qui revendiquent « l'aphorisme selon lequel « la compréhension est un cas particulier du malentendu. » Cela signifie en particulier que la stabilité nécessaire pour qu'un processus de compréhension-interprétation soit possible ne peut être qu'une stabilité conquise, et provisoire, dont doit rendre compte une théorie de la déformabilité » (Franckel 1998 : 10).

Le croisement de ces deux perspectives sera développé dans le double cadre de la linguistique du texte (Adam, Rastier), et l'indexicalité du sens (Cadiot & Nemo 1997, Lebas 1999), et étendu au champ des analyses textuelles et discursives (Longhi 2008a et b). Après avoir posé quelques jalons théoriques sur ces approches, nous illustrerons notre propos avec des tentatives littéraires qui manipulent cohérence et incohérence. Ce sera le cas avec les aphorismes de Benabou, d'un point de vue ludique et manipulateur. Ce sera ensuite le cas avec quelques exemples de l'œuvre de Perec. Nous montrerons donc que la cohérence est un processus qui fait intervenir toutes les strates de l'activité langagière, depuis la dimension morphémique jusqu'aux visées pragmatiques et discursives, imposant parfois une distorsion de l'a priori linguistique.

1. Cohérence, incohérence, et textualité

Cette partie vise donc à synthétiser un certain nombre d'éléments concernant les concepts de texte, de proposition, de genre d'un côté, et de sens, de mot et de thème de l'autre. Ce croisement amènera à un point de vue dynamique et pragmatique de la cohérence.

1.1. *L'approche textuelle (Adam, Rastier)*

Pour Adam (1999¹), la succession des propositions permet de garantir la cohésion et la progression d'un texte : « La textualité peut être définie comme un équilibre délicat entre une continuité-répétition, d'une part, et d'une progression de l'information, d'autre part. » (p.45). Pour être interprété comme un texte, une suite d'énoncés doit donc apparaître comme une séquence d'unités liées, mais aussi comme une séquence progressant vers une fin. Le mode

¹ Il nous semble que les définitions fondatrices de la linguistique textuelle sont toujours pertinentes : pour la suite de notre propos, nous nous appuyerons sur des travaux plus récents.

d'articulation des propositions ressemble à une progression linéaire classique : le rhème de la première phrase devenant le thème de la suivante et ainsi de suite. Pour comprendre un texte, il faut être capable de passer de la séquence à la figure² : comprendre le texte comme faisant sens dans sa globalité configurationnelle. Cela mène à la définition du texte comme « une suite configurationnellement orientée (propositions) séquentiellement liées et progressant vers une fin » (p.49). La notion d'orientation configurationnelle permet de penser le contrôle de l'interprétation du texte en un tout cohérent. La cohérence est donc considérée au niveau textuel, et la notion de fin motive son existence. Adam (2004) ajoute également l'importance de la notion de genre, car parler de discours revient à ouvrir le texte, d'une part, sur une situation d'énonciation-interaction toujours singulière et, d'autre part, sur l'interdiscursivité dans laquelle chaque texte est pris : les genres de discours sont le moyen de penser cette diversité socioculturellement réglée des pratiques discursives humaines. Ils interviendraient donc dans la gestion de la cohérence globale d'un texte.

Ils peuvent même être considérés selon un aspect plus normatif, à la manière de Rastier :

Comme tout texte procède d'un genre, et tout genre d'un discours, il convient de rapporter, par une sémantique des normes – et non plus seulement de la « langue » –, la diversité des textes à la diversité des genres et des pratiques sociales. [...] L'étude des corpus en situation montre que le lexique, la morphosyntaxe, la manière dont se posent les problèmes sémantiques de l'ambiguïté et de l'implicite, tout cela varie avec les genres³.

Le genre serait donc un régulateur dans la diversité des textes, et interviendrait dans le maintien de la cohérence. Il y a finalement bien, dans ces deux approches, l'idée de l'interaction entre un niveau macrostructurel (le texte, le genre) et un niveau microstructurel qui est celui de l'énoncé et de l'unité linguistique.

Les récents travaux de Adam, qui s'appuient également sur ceux de Rastier (ou d'autres chercheurs, comme Mayaffre, Legallois, Viprey), mettent en avant la discontinuité et la complexité des textes. Ainsi, pour Adam (2006) :

La linguistique textuelle a bien décrit la répétition-progression qui fait d'un texte un objet complexe structuré par une linéarité textuelle constitutive, qui est celle de la linéarité de la langue. Mais un texte est aussi une structure réticulaire d'énoncés (p.12).

Du point de vue épistémologique, cette complexité/discontinuité est une nécessité méthodologique, tel que le définit Rastier (2001) : « l'hétérogénéité, comprise comme diversité, de l'objet reste le lot de toute science descriptive, et une condition, plutôt qu'un obstacle, à son existence : de l'hétérogénéité des textes, on ne peut conclure à l'impossibilité d'une science des textes, mais bien au contraire à sa nécessité » (p.32).

L'interprétation d'un texte ne résulte donc pas simplement de la lecture linéaire, ni de la stricte progression de la lecture, mais s'intègre dans le réseau que constitue le texte. En effet, il est fréquent de voir se mêler au sein d'un texte plusieurs catégories génériques signalées par des configurations de marques différentes. En outre, la généricité place un texte donné dans une société de textes qui change avec la culture des lecteurs et dans le temps historique. Elle est corrélée à la convocation d'intertextes « aussi indispensables eux-mêmes à l'interprétation du sens des énoncés que les énoncés co-textuellement liés, co-présents matériellement »⁴. Il y a finalement une dynamique des textes tout comme une dynamique des composantes qui

² Continho (2004) met aussi en valeur la figuralité du texte, en définissant le discours comme « objet de dire » et le texte comme « objet de figure ». L'activité schématisante, en fonction des contraintes du genre, configure le texte.

³ Rastier (2000, p.3-4)

⁴ Adam (2006, p.15)

interagissent avec eux : c'est ce que formulent Adam et Heidmann dans leur entretien avec Baroni quand ils précisent que :

Le contexte d'un texte donné, ce sont selon nous les genres présents dans l'interdiscours dont il est issu ainsi que l'intertextualité qu'il mobilise. [...] Nous concevons [...] le genre plutôt comme une dynamique (*généricité*) que comme une classe de textes. Elle relie en effet un texte donné le plus souvent à plusieurs genres de discours présents dans l'interdiscours d'une communauté socio-historique. Un genre n'est pas une catégorie abstraite et absolue. Chaque groupe social élabore, au cours de son histoire, des systèmes de genres. On peut donc parler de systèmes de genres journalistiques, juridiques, religieux, littéraires, scientifiques, etc. C'est en référence à un ou des systèmes de genres qu'un texte se place dans un *contexte interdiscursif*.

Comme le rappelle Adam dans ce même entretien, ses propositions s'inscrivent dans la recherche d'une définition amorcée par Benveniste de la « translinguistique des textes, des œuvres » fondée sur la linguistique de l'énonciation et sur la linguistique textuelle. A leur suite, nous chercherons donc à articuler cette série de contraintes, qui pèsent sur le fonctionnement linguistique, aux processus complémentaires qui relèvent de la combinatoire de différents signes et structures pour la formation d'énoncés et de textes. La perspective indexicale permet ainsi de penser la structuration du sens en tenant compte des différents niveaux d'agrégation du sens, du morphème à l'énoncé, tout en ménageant une place centrale à la discontinuité et à la complexité⁵.

1.2. Du morphème à l'énoncé : l'indexicalité et les formes sémantiques en discours

L'approche indexicale a été traitée dans de nombreux ouvrages, articles et revues⁶ : concernant la problématique de la cohérence, nous pouvons prendre comme référence un article de Cadiot (2002) sur la métaphore. A partir de formules routinisées comme *Il n'a pas d'âge, il n'a pas d'avenir, il n'a pas eu de père*, il indique que la « fausseté » ou le caractère paradoxal de ces énoncés tient à un rabattement de leur valeur énonciative sur un contenu propositionnel détaché de l'énonciation. Or il s'agit pour le locuteur d'attirer l'attention sur un 'quelque chose' dont on invite à reconsidérer la portée pragmatique dans le contexte. Selon Cadiot, les notions d'implication conversationnelle ou d'implicature pragmatique n'expliquent pas tout, car il ne s'agit pas tant pour l'interprète de mettre en œuvre un calcul pragmatique second que de saisir d'emblée les mots selon des modalités déjà qualitatives :

« âge » veut dire « âge manifeste », « avenir » veut dire « avenir intéressant ou prévisible », « père » veut dire « père présent ». Autrement dit, le nom dispose d'emblée d'un espace de variation interne, qui lui permet de s'instancier non sur une entité, mais sur un certain mode (spécifié) d'être de cette entité (p.5-6)

Les noms seraient ainsi des indices de différenciation de phase susceptibles d'être appliqués dans des domaines variés : par exemple, « chat » peut servir à indiquer des spécificités de comportement à l'intérieur de la classe des humains, ou des chiens :

Des indices très peu spécifiés, retravaillés par le domaine d'application, qui orientent le contenu interprétatif et traduisent une expérience immédiate avant de se développer vers une possible forme prédicative (attribution de caractéristiques-propriétés) : 'il est très paresseux', 'il (essaye de) monte(r) aux arbres', 'il est très indépendant', etc. De telles prédications

⁵ Ce courant théorique permet également de nous inscrire dans une cohérence épistémologique avec ce qui a été dit, puisque les théories de Benveniste comme celles de Cadiot et Visetti par exemple sont traversées par l'approche phénoménologique. Pour cet aspect des travaux de Benveniste, nous renvoyons aux recherches Coquet sur la sémiotique des instances.

⁶ Ainsi Cadiot et Visetti (2001), Lebas et Cadiot (2003), Cadiot et Némó (1997), etc.

interprétantes ont un statut sémiotique très différent de celui des CNS⁷, ce sont plutôt des suites d'énoncés qui se constituent en stéréotypes montrant que rien n'interdit d'avoir à la fois les caractéristiques d'un chien et des caractéristiques de chat (p.6)

Le problème pour l'interprétation de tels énoncés n'est pas de savoir à quelles conditions ils pourraient être « vrais »⁸, notamment de savoir comment décrire le lexème « chat » pour tenter d'anticiper sur la vérité éventuelle de *ce chien est un chat*, mais plus pragmatiquement de comprendre ce qui dans une expérience donnée en valide ou invalide l'énonciation. Le sens est donc considéré comme index : l'usage des mots est largement guidé par l'impact anticipé dans la dynamique de la présence, et « la face descriptive du mot est subordonnée à cette fonction d'index de discours »⁹. La négociation des valeurs et des actes ou effets illocutoires se déroule dans un espace d'acceptabilité subtilement stratifié et seulement en partie contrôlé, où les mots disent toujours plus qu'ils n'annoncent.

Le lien entre le mot et l'énoncé peut alors être retravaillé selon la distinction entre motifs et thèmes : on définit ainsi deux régimes entrecroisés du sens lexical (Cadiot & Visetti, 2001). Le motif est une perspective interne au mot qui prend en compte sa vocation tant figurale que générique, indépendante des domaines thématiques. C'est donc un potentiel de sens, au contraire du thème qui traduit la stabilisation et l'actualisation dans et par un domaine « référentiel », voire aussi « conceptuel ». Les auteurs introduisent également le terme de profil (ou profilage), qui apporte une dimension syntagmatique et cotextuelle dans l'élaboration des parcours de sens. Les auteurs résument ainsi la présentation de cette tripartition :

« le motif est tout aussi indispensable qu'insuffisant à organiser, et a fortiori expliquer, la diversité des emplois qui font en réalité appel à des processus de profilages et de thématisations multiples, motivés sans doute, mais largement imprévisibles dans leurs résultats. Le lexique enregistre ainsi, sous forme de champs lexicaux d'étendue et de densité sémique variée, la trace systématiquement cumulée de certains profilages disponibles en permanence. Les spécifications régionales des profils comprennent ainsi des distinctions immédiates (des traits sémantiques), qui sont en même temps nanties d'horizons : ceux-ci tracent, par exemple, des connexions d'une région à l'autre (hyperonymie, méronymie, implications actantielles ou fonctionnelles...), ou commandent des développements thématiques possibles (parfois très spécifiques, comme dans le cas des terminologies). La description d'un mot, ou plus généralement d'une lexie, peut donc emprunter à trois ordres distincts : motifs, profils, et thèmes » (Cadiot & Visetti, 2001, p.104).

Il s'agit pour nous aussi de « viser une sémantique textuelle capable d'intégrer une théorie de la grammaire et du lexique construite, autant que possible, à partir d'une théorie des formes sémantiques » (p.5), en étendant le champ d'investigation jusqu'au discours et ses composantes.

⁷ *Conditions Nécessaires et Suffisantes*, qui constituent un fondement des sémantiques logiques et/ou référentielles. Ainsi, pour Kleiber (1997, p.32-33), « le sens obéit à deux modèles référentiels différents : le modèle descriptif, celui qui indique quelles sont les conditions (nécessaires et suffisantes ou prototypiques) auxquelles doit satisfaire une entité pour pouvoir être désignée ainsi, et le modèle instructionnel, qui marque le moyen d'accéder au, ou de construire le référent. Le premier est prédicatif, le deuxième met en jeu des mécanismes dynamiques (déictiques, inférentiels), qui ne constituent pas le référent, mais des balises plus ou moins rigides pour y arriver ».

⁸ Le travail de Pierre Cadiot se construit en effet dans une opposition aux sémantiques du prototype : faute de place nous ne rentrerons pas dans les détails de ces débats. Les sémantiques du prototype, dont la plus emblématique est celle de Kleiber, supposent que le sens des mots dérive d'une certaine proximité avec un prototype, présent sous forme d'air de famille. Cette catégorisation en extension s'accompagne d'une définition en intension, avec des attributs relatifs à l'extension

⁹ Cadiot (1997, p.245)

1.3. *Pour une prise en compte des objets discursifs*

Dans les points 1.1 et 1.2, il a été question de circonscrire ce qui, selon nous, garantit la cohérence dans un texte, à la fois au regard des contraintes discursives et génériques qui pèsent sur le texte, et selon les processus de structuration des énoncés qui composent le texte. Les auteurs que nous avons convoqué, qu'ils s'intéressent au texte (Adam, Rastier) ou davantage au niveau des énoncés (Cadiot, Visetti), ont en commun une prise en compte de la complexité et de la discontinuité des unités considérées. Le sens d'un texte ou d'une unité est considéré comme le produit d'une interaction entre différents composants, dont l'appréhension ne peut se faire ni linéairement, ni schématiquement, mais en tenant compte de la complexité et de l'instabilité qu'elle engage. Comme nous l'avons montré par ailleurs (Longhi 2008a et b), nous proposons une démarche qui puisse gérer cette instabilité au cœur des enjeux argumentatifs, en exploitant au mieux les enjeux de cohésion/cohérence. L'argumentation est considérée comme intrinsèque à la dynamique, et distribuée selon divers composants lors du parcours de constitution du sens. Cela ne veut pas dire que nous différencions des emplois dits « conventionnels » ou « créatifs », seulement ni les uns ni les autres ne se voient accordé un statut privilégié, sous prétexte qu'ils semblent plus « argumentatifs » ou plus « prototypiques » par exemple. Il s'agit finalement de saisir la manière dont les sujets font usage du matériau linguistique qui médiatise et contraint le fonctionnement cognitif, et de percevoir les divers degrés d'inhérence de ces contraintes. Comme dans la problématique constructiviste culiolienne, c'est l'énoncé dans lequel le mot mis en jeu qui produit des valeurs référentielles provisoirement stabilisables, et c'est l'interaction du mot avec son environnement dans l'énoncé qui rend ce mot associable à un sens défini. C'est une conception du langage comme **trace d'opérations de référencement produisant des valeurs référentielles dans des énoncés**. Comme le mentionne Franckel (1998), un énoncé est une séquence stabilisée par une contextualisation définie : c'est à travers ses modes d'interaction avec le co-texte que peut être dégagée l'identité d'une unité morpho-lexicale. La variation des unités peut être rapportée à des principes réguliers. La variation vient du fait que l'unité a des manières variables d'établir des rapports avec les éléments du co-texte. Les propriétés conférées par les mécanismes discursifs, génériques, textuels et sémantiques aux *objets* du discours en sont finalement l'essence même, et la cohérence résulte de l'interaction de ces différents processus dans la constitution des *objets discursifs*. C'est cette hypothèse, qui prolonge l'intérêt de Saussure sur la langue discursive (ou le langage discursif), que nous allons mettre à l'épreuve dans quelques pratiques littéraires.

2. **Cohérence et incohérence dans quelques textes littéraires**

Après ce préambule théorique, la problématique des études qui vont suivre va se centrer sur des mécanismes linguistiques et textuels qui garantissent le maintien de la cohérence en discours. Ainsi, un va-et-vient entre les morphèmes insérés en syntagme, et la textualité prise dans la pratique qui l'engage (le genre et le discours notamment) permettrait de repérer les phénomènes qui rendent possible la cohérence. Pour cela, et pour garder l'idée que cohérence et incohérence sont deux faces d'un même processus, nous utiliserons des exemples qui jouent justement avec les frontières entre ces deux aspects. La littérature potentielle, dans ce qu'elle a d'expérimental, mais également de plus romanesque, nous paraît être un terrain fructueux d'investigation.

2.1. *La cohérence dans les textes littéraires incohérents*

Une des particularités de notre travail réside ici dans l'application d'un cadre linguistique et textuel au domaine de la littérature potentielle : si le discours littéraire nécessite déjà une adaptation du linguiste, le caractère particulier de la littérature potentielle engage une prise en compte pragmatique des textes à étudier. La cohérence de ces textes est en effet à considérer selon d'autres modalités qu'elle ne l'est traditionnellement. Calas¹⁰ (2006) a également expérimenté cette particularité à propos du texte *Le Drame dans la langue française* de Valère Novarina :

L'entrave majeure à l'immédiate lisibilité du texte de Novarina vient de l'introduction de référents nouveaux, supportés par des mots nouveaux, tous deux inconnus du lecteur. Le problème est alors de comprendre de quoi il s'agit, uniquement à partir du texte que l'on lit (p.410-411).

Les procédures habituelles de maintien de la cohérence, suggérées par Adam et Rastier précédemment (progression, genre) sont alors complétées, pour ce type de texte, par des procédures interprétatives complémentaires :

Le mécanisme de l'inférence et la reprise d'inférence constituent des phénomènes de forte cohérence d'un texte. Il est, en effet, possible d'établir un fil interprétatif directeur, fondé essentiellement sur l'inférence établie en liaison avec le genre du texte, lequel se donne pour un journal à valeur de manifeste littéraire cherchant à définir l'écriture théâtrale de l'auteur, et l'isotopie programmatique du titre, qui permet de comprendre un certain nombre d'énoncés, lesquels sans cette inférence (il s'agit de créer une nouvelle langue) demeureraient incompréhensibles (Calas, p.412-413).

Le cadre théâtral ne nous concernera pas, mais les aspects de genre, de langue et de référents seront exploitables dans les exemples littéraires qui vont suivre.

2.2. *Les aphorismes de Benabou*

Pour mesurer la frontière entre cohérence et incohérence, un exemple concret et réalisé nous aidera à mieux saisir ce qui est en jeu. Il est décrit à la page 311 de *l'Atlas de littérature potentielle* (2001) : « dans le domaine trop souvent négatif de la morale, Benabou a mis au point un système de génération d'aphorismes à partir d'un stock d'« aphorismes formels » et d'un vocabulaire. Là encore, la génération d'aphorismes réels se développe au travers d'une combinatoire de formes abstraites et de mots concrets, nous réservant ainsi d'agréables surprises, telle l'apparition de l'aphorisme suivant : la seule maladie c'est l'amour ». Ce qui intéresse ici, c'est que tout aphorisme peut trouver son contraire, ce qui n'empêche pas d'attribuer un sens à l'un ou l'autre. On a en fait un nombre de lexèmes (comme *amour, exil, mort, nature, liberté*, etc.) auxquels sont associées des structures quasi-proverbiales (comme « un temps pour X, un temps pour Y, un temps pour Z », « X est rien, Y ne vaut guère mieux », « mieux vaut X avec Y que Z avec Z' », « le bonheur est dans X, non dans Y », etc.). En fonction du nom de l'utilisateur, l'ordinateur fournit l'ensemble des aphorismes qui lui sont propres. On arrive ainsi à des aphorismes comme « le bonheur est dans la forme, non dans la science », « la nature ne serait pas nature si elle n'était pas mesure », « la seule liberté c'est l'horreur », « goût doit devenir sentiment comme passé doit devenir conflit », « le bonheur est dans la perfection, non dans la liberté », « mystère sans patience n'est que temps sans sentiment », etc.

¹⁰ Cette recherche de Calas est tout à fait intéressante pour nous de part la nature du corpus qu'elle exploite : cependant, l'approche stylistique de l'auteur diffère des modèles sémantiques que nous utilisons, comme avec l'introduction du terme « référent » dans la citation qui suit. Nous ne nous attarderons pourtant pas sur cette différence, qui ne concerne par les aspects exploités pour notre propos.

Ce qui est étonnant, en rapport avec la problématique générale de la cohérence, c'est que chacun de ces aphorismes parvient à être crédité d'un sens. Le contexte ludique participe de toute évidence à la construction du sens, et des lexèmes habituellement associés ou dissociés, ou proposant une relation sémantique particulière, peuvent trouver des relations inédites et pourtant motivées. Ainsi comment parler de la « mesure » de la « nature » si ce n'est en cherchant, dans ce cadre ludique, un contexte dans lequel la nature serait mesurée. De même trouver dans l'« horreur » la seule « liberté » est assez difficile, il faudrait presque mettre en scène un personnage dans un contexte tragique. Comme l'explique Bens dans cet ouvrage, « L'OuLiPo, c'est l'anti-hasard »¹¹ : la potentialité est certes incertaine, mais pas hasardeuse. Dans cette littérature, on sait parfaitement tout ce qui peut se produire mais on ignore si cela se produira. Les auteurs demandent au lecteur de savoir de quoi ils vont parler, et, « s'il arrive qu'une pelure de l'oignon n'apparaisse pas immédiatement (ou jamais), à tel désinvolte lecteur, que celui-ci ne s'en prenne pas au destin, mais à lui-même : les écailles du bulbe ne se cachent pas fortuitement l'une l'autre, c'est l'auteur en personne qui les a ainsi disposées, afin qu'on ne les découvre que petit à petit, et en cherchant bien »¹². Les composantes identifiées précédemment garantissent cette potentialité, qui permet la cohérence :

a) La *généricité* (dynamique, comme le rappelle Adam, qui fait interagir littérature potentielle, aphorismes et formes sentencieuses) et *l'interdiscours* (en particulier les théorisations oulipiennes, et les autres exemples d'écriture ludique) participent donc à l'interprétation de ces aphorismes. Le sens est vécu ici comme une expérience qui évolue au fil de la lecture. Il a en sa vie propre, intimement liée aux parcours interprétatifs du lecteur. Cette conclusion, qui pourrait se transposer à la lecture de toute texte, prend un sens particulier face à la notion d'expérience : le jeu sur la forme impose en effet un travail presque métalinguistique, absent de nombreuses autres pratiques littéraires.

b) Néanmoins, ces aspects, auxquels s'ajoutent la dimension ludique, et la prise en compte d'un contexte pragmatique cohérent (reconfiguration), n'expliquent pas tout. En effet, les formules utilisées, et les lexèmes qui sont convoqués, conduisent à ces phénomènes syntagmatiques qui garantissent une certaine cohérence (assez proche de ce que font les proverbes, comme l'ont montré Visetti et Cadiot 2006). Finalement, dans ces aphorismes de Benabou, les dimensions textuelles évoquées par Adam et Rastier se vérifient et garantissent en partie la cohérence, et l'approche indexicale, qui considère les noms comme des indices, permet également de rendre compte des processus de construction de la cohérence, entre le morphème et l'énoncé : l'espace de variation interne de chacun, inséré dans une configuration syntaxique contraignante, permet au lecteur de configurer une situation énonciative dans laquelle l'énoncé n'est pas incohérent. Le lecteur cherche alors, dans les sens des différents éléments, des « zones » de comptabilité, pour qu'un équilibre s'établisse. Par exemple, avec l'aphorisme « la seule liberté c'est l'horreur », les stéréotypes propres à la liberté peuvent être activés, de manière quasi-encyclopédique (en rapport avec l'égalité, la société, l'individualisme, etc.), jusqu'à parvenir à une situation d'application dans laquelle la liberté, vue comme valeur unique, se prive de ses aspects qualitatifs pour devenir « horreur ».

¹¹ Oulipo (2001, p.25)

¹² *Ibid.*, p.30

2.3. La cohérence dans les œuvres de Georges Perec

Le principe de l'écriture sous contrainte est central dans les œuvres de Perec, et met bien souvent à mal la cohérence telle qu'elle est habituellement considérée. Pour nous en rendre compte, présentons deux romans.

2.3.1. *La Disparition*

Ce roman ne contient pas la lettre -e, et traite lui-même de cette disparition, de manière plus ou moins métaphorique. Comme le résume justement l'encyclopédie en ligne wikipedia :

la disparition de cette lettre -e est au cœur du roman, dans son intrigue même ainsi que dans son interrogation métaphysique, à travers la disparition du personnage principal, au nom lui-même évocateur : Anton Voyl. Le lecteur suit les péripéties des amis d'Anton qui sont à sa recherche, dans une trame proche de celle du roman policier. Absence, vide, manque, virginité, silence, énigme, tels sont les thèmes principaux de ce livre fondé sur le jeu et le défi technique, au service d'une écriture extrêmement souple et littéraire. Les thèmes de la disparition et du manque sont extrêmement liés à la vie personnelle de Georges Perec, particulièrement la perte de sa mère déportée lorsqu'il avait sept ans.

Cette contrainte formelle revêt, comme nous allons le voir, une dimension sémantique, qui s'intègre donc au processus global de mise en cohérence du discours de l'auteur. Selon P. Lejeune, les contraintes sémantiques, quand elles sont fortes, ont les mêmes vertus créatrices et inspiratrices que les contraintes formelles : « la méfiance oulipienne à leur égard tient peut-être au fait qu'elles ne sont pas baptisées. Je vais en baptiser une ou deux, en les faisant parrainer, pour plus de sûreté, par des Contraintes Formelles ». Au *lipogramme*¹³, Lejeune fait correspondre le *liposème*. On sait bien d'ailleurs que *La Disparition* est à la fois un texte lipogrammatique et liposémique (la lettre -e y manque comme signifié autant que comme signifiant). La cohérence pourrait donc être mise à mal, tant les substitutions entre signifiants (ceux qui seraient utilisés sans la contrainte, et ceux qui vont être finalement produits) engagent un processus de lecture actif. Mais les indices distillés par l'auteur (Voyl : « voyelle » sans le -e, quête du « rond pas tout à fait clos finissant par un trait plutôt droit », c'est-à-dire le -e, etc.) rend cette complicité tout autant nécessaire qu'appréciée. Là encore, la généralité et l'interdiscours (connaissance du lipogramme et de ses pratiques, qui met en valeur l'entreprise de Perec) participent au processus de maintien de la cohérence, dans la gestion des rapports entre signifiants, signifiés¹⁴, absence de signifiant et reconstruction du sens.

Un passage a retenu notre attention, puisqu'il illustre selon nous l'enjeu de la quête de la signification dans le roman : le message délivré sert de grille de lecture et fournit un « contrat » auquel adhère implicitement le lecteur. Augustus, un personnage, interroge Anton Voyl sur la signification d'une inscription :

Nous avons du travail pour au moins jusqu'au matin (on allait alors sur minuit) : la signification n'apparaîtra qu'à la fin, quand nous aurons garanti l'articulation du parcours qui nous conduira d'un subscrit (l'inscription qu'on voit hic & nunc) à un transcrit, puis un traduit. Mais il nous faudra auparavant avoir compris l'axiomatisation qui fonda la transcription. Car, vois-tu, poursuivit Voyl, la complication naît surtout du fait qu'on n'a aucun corpus global. [...] Il y aura ainsi trois instants du discours : d'abord, nous croirons voir un galimatias confus, un capharnaüm insignifiant, constatant pourtant qu'il s'agit d'un signal affirmatif, sûr, soumis à un pouvoir codifiant, à l'approbation d'un public qui l'a toujours admis : un outil social assurant la

¹³ Un lipogramme est un texte qui exclut une ou plusieurs lettres.

¹⁴ Il ne semble pas utile de discuter ici de la pertinence des notions de signifiant et de signifié, nous les utilisons simplement pour rendre compte, sur le plan linguistique, des implications de la contrainte d'écriture.

communication, la promulguant sans infraction, lui donnant son canon, sa loi, son droit [...] Il y aura donc d'abord un pouvoir du Logos, un « ça » parlant dont nous connaissons aussitôt l'accablant poids sans pouvoir approfondir sa signification [...] Mais, plus tard, quand nous aurons compris la loi qui guida la composition du discours, nous irons admirant qu'usant d'un corpus aussi amoindri, d'un vocabulaire aussi soumis à la scission, à l'omission, à l'imparfait, la scription ait pu s'accomplir jusqu'au bout [...] Puis à la fin, nous saisissons pourquoi tout fut bâti à partir d'un carcan si dur, d'un canon si tyrannisant. Tout naquit d'un souhait fou, d'un souhait nul : assouvir jusqu'au bout la fascination du cri vain, sortir du parcours rassurant du mot trop subit, trop confiant, trop commun, n'offrir au signifiant qu'un goulot, qu'un boyau, qu'un chas, si aminci, si fin, si aigu qu'on y voit aussitôt sa justification¹⁵.

Le discours de l'écrivain pourrait donc consister à « sortir du parcours rassurant du mot trop subit, trop confiant, trop commun », en jouant avec une approche naïve de la cohérence pour la mettre à l'épreuve de l'interprétation. En effet, le lecteur est confronté à une œuvre qui véhicule des signifiés en excluant par contrainte un ensemble de signifiants qui seraient pourtant nécessaires : il « coopère » alors au travail de l'écrivain, pour interpréter le sens global. L'illisibilité qui pourrait en résulter ne se produit pas, pas plus que le désintérêt que pourrait provoquer un récit construit autour d'une telle contrainte formelle. Finalement, comme le note Calas à propos de *Novarina*,

L'une des difficultés du texte de *Novarina* vient du fait que normalement dans la communication [...] « l'essentiel est bien la chose à exprimer non le signe qui l'exprime (Rey-Debove, 1998, 197). Or chez notre auteur la langue est l'objet même de la communication. L'activité métalinguistique est très vivement sollicitée (p.415).

IL y a en effet un principe métalinguistique à l'œuvre, qui permet de concilier distorsion et maintien de la cohérence. A un autre niveau, plus (inter)textuel et interdiscursif, le roman *W ou le souvenir d'enfance* permet d'enrichir cette hypothèse.

2.3.2. *W ou le souvenir d'enfance*

Selon Lejeune, *W ou le souvenir d'enfance* est le type même de l'autobiographie liposémique :

Le caractère liposémique du livre est signifié par la présence, en son cœur, d'une page blanche qui porte seulement les signes suivants : (...). L'analogie du liposème et du lipogramme est suggérée par la dédicace du livre, ainsi formulée : à E. La différence évidente entre le lipogramme et ce liposème autobiographique est que, dans le cas du lipogramme, on peut nommer ce qui manque. Tandis que dès qu'on essaie de substituer à la parenthèse suspensive une formulation explicite, elle paraît dérisoire, et le manque réapparaît immédiatement dessous. La parenthèse signifie quelque chose qui échappe au langage, et signifie que quelque chose échappe au langage. Ce trou au centre de *W ou le souvenir d'enfance* est simplement, sur le plan sémantique, une ellipse, et sur le plan syntaxique (syntaxe du récit), une anacoluthie. Mais le mot *liposème* désigne pourtant quelque chose de plus : une stratégie délibérée et générale qui consiste à renoncer à dire directement quelque chose, et à recourir à des séries de moyens indirects, obliques, déviés. Aucun des deux récits entrecroisés dans *W ou le souvenir d'enfance* ne dit vraiment ce que leur lecture combinée fait néanmoins sentir au lecteur.

Dans ce roman, la cohérence finale intervient par le croisement de deux récits : le premier est proprement autobiographique, le second propose le récit de la vie sur l'île de W, inspirée de l'olympisme. Ici encore la coopération implicite du lecteur est nécessaire, puisque le sens global du roman vient de la résonance des deux textes, et de leurs progressions. Ainsi, à l'histoire personnelle de l'auteur confronté à la déportation familiale et à la shoah se mêle une fiction sur l'esprit de compétition qui mène au triomphe des plus forts et à l'humiliation des plus faibles, qui aboutit à une impression de totalitarisme justifiable par l'expérience de lecture des deux récits. L'île de W devient au fil de la lecture un lieu atroce et inhumain, où

¹⁵ Percec (2003, p.194-196)

l'arbitraire domine. Tout comme l'autorité des nazis dominait des individus décrits comme plus faibles, la pratique sportive sur W recrée le souvenir malheureux du jeune Perec transcrit dans l'autre partie du récit. L'Utopie de W se transforme finalement en contre-utopie, pour donner une résonance toute particulière aux deux textes. La cohérence repose donc sur quelque chose qui engage à la fois la textualité et l'intertextualité : chaque texte progresse vers une fin tragique, et chaque progression donne à la progression de l'autre texte une dimension supplémentaire. De plus, un certain nombre de concepts, de valeurs ou d'événements circulent, sans être identiques, pour se charger d'une signification supplémentaire (organisation de la société, Histoire, domination, idéal, etc.). Au-delà de ces rapports, la généricité contribue également à la recherche du sens, puisque le récit utopique et le récit biographique convergent finalement dans une unité thématique qui transcende le cadrage textuel pour aboutir à la fois à une expérience de lecture, comme nous l'avons mentionné, mais également à une expérience sur la textualité et la généricité. L'éclairage mutuel des deux textes reconfigure textualité et généricité pour dévoiler une pratique originale et productive qui joue avec (et se joue de) la cohérence, tant au niveau du sens qu'au niveau des paliers d'analyse. Tout se passe comme si un troisième texte, brouillé par les points de suspension centraux, se lisait en filigrane, mêlant l'histoire et l'Histoire, le témoignage et la fable, l'utopie et l'horreur (ce qui est d'ailleurs intéressant d'un point de vue génétique, puisque, comme le rappelle Lejeune, Perec avait d'abord conçu un livre entrelaçant trois textes, le troisième explicitant le rapport des deux autres : le troisième texte a ensuite été supprimé).

Il devient possible, à partir de cette expérience de lecture, de rejoindre les conclusions formulées par Legallois (2006, p.70) : « L'organisation réticulaire du texte est en parfaite congruence avec l'étymologie du mot *texte*. C'est bien un *tissu* de phrases enchevêtrées, une *trame*, une *texture*, toute une constitution et une conception d'un objet complexe que met en évidence l'analyse de la répétition lexicale dans les discours ».

Conclusion

Les exemples que fournit la littérature potentielle, que ce soit sous la forme d'expériences ou de romans, témoignent d'une plasticité du concept de cohérence, qui, bien que mis à mal par le processus de l'écriture, arrive à être maintenue par des processus allant du morphème au texte et à l'intertexte. Ainsi, en considérant les morphèmes comme « des indices de différenciation de phase susceptibles d'être appliqués dans des domaines variés » (Cadiot 2002, p.6), insérés dans des processus énonciatifs complexes où écrivain et lecteur interagissent, la cohérence peut être perçue comme présente, même si sa proximité avec l'incohérence peut être entrevue. En outre, considérant des phénomènes textuels (structures syntagmatiques contraignantes, rôle du genre ludique, rôle de l'intertexte), la cohérence est assurée dans le même temps par le tout complexe que constitue le texte. Il y a finalement une implication des différentes strates de l'analyse linguistique dans la perception de la cohérence d'un texte : « ce qui est alors fantastique, c'est de voir que les jeux avec les limites de cette langue sont immenses et peuvent aller jusqu'à donner naissance sinon à une *autre* langue, du moins à un *autre versant du langage* » (Calas, 2006, p.418).

Références bibliographiques

- ADAM, J.-M. (1999), *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.
- ADAM, J.-M. (2004), « Introduction », in J.-M. ADAM, J.-B. GRIZE et M. ALI BOUACHA (éds.), *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Editions Universitaires de Dijon.

- ADAM, J.-M. (2006), « Conférence plénière des Journées internationales d'Analyse des Données Textuelles (JADT) », disponible sur : http://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/jadt/JADT2006-PLENIERE/JADT2006_JMA.pdf
- BARONI, R. (2006), « Entretien avec Ute Heidmann et Jean-Michel Adam, à l'occasion de la sortie de l'ouvrage : *Sciences du texte et analyse de discours*, Genève, Éditions Slatkine (2005) », disponible sur : <http://www.vox-poetica.com/entretiens/heidmann%20adam.html>
- CADIOT, P. (1997), Sur l'indexicalité des noms, dans Dubois, D. (éd.), *Catégorisation et cognition*, Paris, Kimé, 243-269.
- CADIOT P. (2002), « La métaphore, ou l'entrelacs des motifs et des thèmes », *Semen*, n°15, [En ligne], mis en ligne le 29 avril 2007. URL : <http://semen.revues.org/document2374.html>. Consulté le 20 août 2009.
- CADIOT, P. & VISETTI, Y.-M. (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques*, Paris, PUF.
- CADIOT P. & NEMO F. (1997), « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », in *Journal of French Language Studies*, n°7, 1-19.
- CALAS F. (2006), « Paradoxes de la cohérence dans l'œuvre de Valère Novarina », in F. Calas (éd.), *Cohérence et discours*, PUPS.
- COUTINHO A. (2004), « Schématisation (discursive) et disposition (textuelle) », in J.-M. ADAM, J.-B. GRIZE et M. ALI BOUACHA (éds.), *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Editions Universitaires de Dijon.
- FRANCKEL, J.-J. (1998), « Référence, référenciation et valeurs référentielles », disponible sur : <http://www.llf.cnrs.fr/Gens/Franckel/jjf.Refer-ence=i-ation.98.doc> (consulté le 19/04/06).
- KLEIBER G. (1997), « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, n°127, p.9-37.
- LEBAS, F. (1999), *L'indexicalité du sens et l'opposition « en intension » / « en extension »*, Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- LEBAS, F. & CADIOT, P. (2003) (éds), « La constitution extrinsèque du référent », *Langages*, n°150.
- LEGALLOIS, D. (2006), « Des phrases en elles à l'unité réticulaire du texte », *Langages*, n°163.
- LEJEUNE, P. (1991), *Perc et la règle du je*, disponible sur : <http://www.autopacte.org/Perc%20et%20la%20r%20e8gle%20du%20je.html>
- LONGHI, J. (2008a), *Objets discursifs et doxa : essai de sémantique discursive*, Paris, l'Harmattan, coll. « Sémantiques ».
- LONGHI, J. (2008b), Sens communs et dynamiques sémantiques : l'objet discursif *intermittent*, *Langages*, n°170, 109-124.
- PEREC, G. (1993), *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, L'imaginaire Gallimard.
- PEREC, G. (2003), *La Disparition*, Paris, L'imaginaire Gallimard.
- RASTIER, F. (2000), « L'accès aux banques textuelles – des genres à la doxa », *Texte !* juin 2002 (en ligne), disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Acces.html (consulté le 12/09/04).
- RASTIER, F. (2001), *Art et science du texte*, Paris, P.U.F.
- VISETTI, Y.-M & CADIOT, P. (2006), *Motifs et proverbes : essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF.